

rapportait ni à mes affaires, ni à mon Jacques; ce contentement n'a pas été de longue durée et les Prussiens l'ont emporté comme tout le reste. Mais c'est si peu intéressant pour vous et pour ceux qui sont là, que je n'oserais vraiment pas...

— Osez, osez, madame Marther, s'écrièrent en chœur les assistants.

— Osez, je vous en prie, répéta M^{me} Dentremont.

Docilement, simplement, M^{ma} Marther arrêta le jeu de ses aiguilles à tricoter et narra cette simple histoire :

— J'avais beaucoup de monde à servir dans ma boutique. Le dimanche surtout, on y venait en foule après la messe pour s'approvisionner d'épicerie et de mercerie pour toute la semaine ; car plusieurs hameaux et un grand nombre de maisons écartées dépendent du village où je suis née et où je mourrai, s'il plaît à Dieu de le rendre assez tôt à la France pour cela. Tout en faisant les emplettes on jasait sur ce qui s'était passé pendant la huitaine ; chacun disait son mot sur la sécheresse ou sur la pluie, sur les récoltes, sur les recommandations de M. le curé, sur les annonces de mariage, que sais-je moi ? Tant et si bien que le temps s'écoulait et que lorsque l'horloge du clocher sonnait onze heures, et elle était presque toujours en retard d'un bon quart d'heure au moins,* c'était un branle-bas général : tous voulaient être servis à la fois, je ne savais plus qui entendre. Et quand je faisais mine de m'en plaindre, chacun de me répéter : Eh ! mère Marther, si vous aviez dans la boutique une pendule, une horloge, voire même un coucou, nous ne nous laisserions plus ainsi surprendre par l'heure. Pensez-vous donc que nous ayons chacun une montre d'or ? Si vous voulez nous en faire présent à Noël ou au 1^{er} janvier, vous êtes libre ; eh, eh ! chacun sait que votre tiroir est lourd.